

propres structures cette violence annulatrice de toute substance et de toute finalité. Il ne faut pas résister à ce processus en cherchant à affronter le système et à le détruire, car lui qui crève d'être dépossédé de sa mort, n'attend de nous que cela : que nous la lui rendions, que nous le ressuscitions par le négatif. Fin des praxis révolutionnaires, fin de la dialectique. — Curieusement, Nixon, qui n'a même plus été trouvé digne de mourir par le moindre déséquilibré occasionnel (et que les présidents soient assassinés par des déséquilibrés, ce qui est peut-être vrai, ne change *rien* à l'histoire : la rage de gauche de détecter là-dessous un complot de droite soulève un faux problème — la fonction de porter la mort, ou la prophétie, etc., contre le pouvoir, a toujours été exercée, depuis les sociétés primitives, par des déments, des fous ou des névrosés, qui n'en sont pas moins porteurs d'une fonction sociale aussi fondamentale que celle des présidents), s'est trouvé pourtant rituellement mis à mort par Watergate. Watergate, c'est encore un dispositif de meurtre rituel du pouvoir (l'institution américaine de la Présidence est bien plus passionnante à ce titre que les européennes : elle garde autour d'elle toute la violence et les vicissitudes des pouvoirs primitifs, des rituels sauvages). Mais déjà l'*impeachment* n'est plus l'assassinat : il passe par la Constitution. Nixon est quand même arrivé au but dont rêve tout pouvoir : être pris assez au sérieux, constituer pour le groupe un danger assez mortel pour être un jour destitué, dénoncé et liquidé. Ford n'a même plus cette chance : simulacre d'un pouvoir déjà mort, il ne peut plus qu'accumuler contre lui les signes de la réversion par le meurtre — en fait, il est immunisé par son impuissance, ce dont il enrage.

A l'inverse du rite primitif, qui prévoit la mort officielle et sacrificielle du roi (le roi ou le chef n'est rien sans la promesse de son sacrifice), l'imaginaire politique moderne va de plus en plus dans le sens de retarder, de cacher le plus longtemps possible la mort du chef d'Etat. Cette obsession s'est accrue depuis l'ère des révolutions et des leaders charismatiques : Hitler, Franco, Mao, n'ayant pas d'héritiers « légitimes », de filiation de pouvoir, se voient forcés de se survivre indéfiniment à eux-mêmes — le mythe populaire ne veut jamais les croire morts. Ainsi les pharaons déjà : c'était toujours une seule et même personne qu'incarnaient les pharaons successifs.

Tout se passe comme si Mao ou Franco étaient déjà morts plusieurs fois, et remplacés par leur sosie. Du point de vue politique, cela ne change strictement rien qu'un chef d'Etat soit le même ou l'autre, pourvu qu'ils se ressemblent. Il y a de toute façon longtemps qu'un chef d'Etat — *n'importe lequel* — n'est que le simulacre de lui-même, et *que cela seul lui donne le pouvoir et la qualité de gouverner*. Personne n'accorderait le moindre assentiment, la moindre dévotion à une personne *réelle*. C'est à son double, lui étant toujours déjà *mort*, que va l'allégeance. Ce mythe ne fait que traduire la persistance et en même temps la déception de l'exigence de la mort sacrificielle du roi.

Nous en sommes toujours là : aucune de nos sociétés ne sait mener son travail de deuil du réel,

du pouvoir, du *social lui-même*, qui est impliqué dans la même déperdition. Et c'est par une recrudescence artificielle de tout cela que nous tentons d'y échapper. *Cela finira même sans doute par donner le socialisme.* Par une torsion inattendue et une ironie qui n'est plus celle de l'histoire, c'est de la mort du social que surgira le socialisme, comme c'est de la mort de Dieu que surgissent les religions. Avènement retors, événement pervers, réversion inintelligible à la logique de la raison. Comme l'est ce fait que le pouvoir n'est en somme plus là que pour cacher qu'il n'y en a plus. Simulation qui peut durer indéfiniment, car, à la différence du « vrai » pouvoir qui est, ou a été, une structure, une stratégie, un rapport de force, un enjeu, celui-ci n'étant plus que l'objet d'une *demande* sociale, et donc objet de la loi de l'offre et de la demande, n'est plus sujet à la violence et à la mort. Complètement expurgé de la dimension *politique*, il relève, comme n'importe quelle autre marchandise, de la production et de la consommation de masse. Toute étincelle a disparu, seule la fiction d'un univers politique est sauve.

Il en est de même du travail. L'étincelle de la production, la violence de ses enjeux n'existent plus. Tout le monde produit encore, et de plus en plus, mais subtilement le travail est devenu autre chose : un besoin (comme l'envisageait idéalement Marx mais pas du tout dans le même sens), l'objet d'une « demande » sociale, comme le loisir, auquel il s'équivaut dans le *dispatching* général de la vie. Demande exactement proportionnelle à la perte de l'enjeu dans le procès de travail⁶. Même

6. A ce fléchissement de l'investissement de travail correspond une baisse parallèle de l'investissement de consommation. Finie la valeur d'usage ou de prestige de l'automobile,

péripétie que pour le pouvoir : le *scénario* de travail est là pour cacher que le réel de travail, le réel de production, a disparu. Et le réel de la grève tout aussi bien, qui n'est plus un arrêt du travail, mais son pôle alternatif dans la scansion rituelle de l'année sociale. Tout se passe comme si chacun avait « occupé », après déclaration de grève, son lieu et poste de travail et repris, comme il est de rigueur dans une occupation « autogérée », la production exactement dans les mêmes termes qu'auparavant, tout en se déclarant (et en l'étant virtuellement) en état de grève permanente.

Ceci n'est pas un rêve de science-fiction : partout il s'agit d'une doublure du procès de travail. Et d'une doublure du procès de grève — grève incorporée comme l'obsolescence dans les objets, comme la crise dans la production. Il n'y a plus alors ni grève, ni travail, mais simultanément les deux, c'est-à-dire tout autre chose : une *magie de travail*, un trompe-l'œil, un scénodrame de la production (pour ne pas dire un mélodrame), dramaturgie collective sur la scène vide du social.

Il ne s'agit plus de l'*idéologie* du travail — l'éthique traditionnelle qui occulterait le procès « réel » de

fini le discours amoureux qui opposait nettement l'objet de jouissance à l'objet de travail. Un autre discours prend la relève qui est un *discours de travail sur l'objet de consommation* visant à un réinvestissement actif, contraignant, puritain (usez moins d'essence, veillez à votre sécurité, la vitesse, c'est dépassé, etc.), auquel les caractéristiques des voitures feignent de s'adapter. Retrouver un enjeu par interversion des pôles. Le travail devient l'objet d'un besoin, la voiture devient l'objet d'un travail. Il n'y a pas de meilleure preuve de l'indifférenciation de tous les enjeux. C'est par le même glissement du « droit » de vote au « devoir » électoral que se signale le désinvestissement de la sphère politique.